

Conférence de :

François-Xavier BELLAMY
(Normalien, agrégé de philosophie, professeur en classes préparatoires, maire-adjoint de Versailles)

Le 27 mars 2015 à 20h30 au cercle Saint-Louis de Lorient sur le thème

« Transmettre : une urgence ? »

* * *

Thomas JACQUET

Voilà la question que j'ai formulée :

« La langue bretonne, et de fait la culture bretonne, ont connu une grave rupture de transmission, en particulier au moment de la deuxième guerre mondiale. Encouragés par les pouvoirs publics de l'époque, certains parents avaient donc fini par admettre que la langue bretonne ne pourrait rien apporter de bon à leurs enfants, et les horreurs de la guerre terminèrent de les en convaincre. En réalité il s'agit d'un phénomène ancien qui prend ses racines après la Révolution française et qui battit son plein entre les 2 guerres : en 1925, de Monzie, alors ministre de l'instruction publique, déclarait : *« Pour l'unité linguistique de la France, la langue bretonne doit disparaître »*.

Ceci conduit certains défenseurs de notre belle langue à parler de "génocide culturel". Qu'on le veuille ou non, la langue bretonne a aujourd'hui pratiquement disparu de la sphère publique.

Aujourd'hui des sociologues qui se sont penché sur la question (comme Ronan le Coadic) n'hésitent pas à voir dans cette coupure l'une des causes de l'important taux de suicide en Bretagne.

Ma question à Monsieur Bellamy : que pensez-vous

- de la volonté actuelle de certains bretons de se réapproprier leur langue,
- et de l'enseignement du breton (bilingue ou par immersion) ?

Que pensez-vous en particulier, de la volonté de certains parents d'enseigner, ou de faire enseigner, le breton à leurs enfants, bien souvent pour réparer une blessure qu'eux-mêmes, ou leurs parents, avaient subie ? »

* * *

Réponse :

Merci beaucoup, heureusement que vous me donnez l'occasion de parler de la Bretagne... alors je répète brièvement la question pour ceux qui sont en bas et qui nous écoutent : la question porte sur la langue bretonne et sur la question de savoir quelle signification on veut donner au désir que des parents en Bretagne ont d'enseigner à nouveau la langue bretonne à leurs enfants, peut-être même pour réparer une blessure vitale, une blessure essentielle, qui leur a été infligée avec le combat qui a été mené contre cette langue et contre la diversité des langues régionales, en général. (J'espère que j'ai bien répété votre question).

Alors, merci de nous donner l'occasion de parler de la Bretagne en effet parce que, je le disais tout à l'heure, la culture n'est pas une réalité universelle ; la culture est marquée par la singularité des cultures : la culture est universelle en ce sens que tous les hommes sont, par nature, des êtres de culture et que partout où il y a eu des hommes, il y eu des cultures humaines, mais, en même temps il y a *des* cultures humaines, et des cultures variées, des cultures singulières, des cultures particulières.

Et de fait, je crois, aujourd'hui, je commencerai peut-être brièvement par là : je crois que nous avons du mal à vivre la culture, précisément à cause de cette particularité. Nous voudrions aller directement à l'universel, nous voudrions aller *immédiatement* à l'universel, et, comme vous le savez, c'est ça qui a été le moteur de la coercition¹ exercée contre les langues régionales, contre la singularité des cultures d'une manière générale ; ce moteur que nous retrouvons encore aujourd'hui sous forme de jacobinisme centralisateur, qui voudrait imposer partout un même modèle, qu'on voudrait purement rationnel, et qu'on voudrait donc immédiatement universel. On voudrait, par exemple, faire adhérer nos enfants de manière immédiate, aux valeurs de la République, comme si elles s'imposaient immédiatement, comme un commandement universel, comme un commandement de la raison. Alors ceci, je crois, ne fonctionne pas, et nous avons accusé les cultures dans leurs particularités d'être une cause de division (les citations² que vous venez de produire d'ailleurs le montrent de manière assez éloquente). Mais cela, nous pouvons en retrouver la trace encore aujourd'hui, les cultures nous apparaissent comme une cause de division : dire, par exemple, que vous aimez, aussi étrange que cela puisse paraître, dire que vous aimez *votre* culture : la culture bretonne, ou la culture française, (dont la culture bretonne fait sans-doute partie), ou la culture de votre région, de votre terroir, la culture de votre pays, ou même d'ailleurs, la culture européenne avec ses racines singulières, avec son histoire particulière, dire que vous aimez *votre* culture en particulier, ressemble à une forme de chauvinisme insupportable, qui, de proche en proche, annonce une déclaration de guerre ! Aimer sa propre culture ce serait forcément vouloir déclarer la guerre aux autres...

Mais quelle aberration ! Quelle aberration ! Évidemment que vous avez le droit d'aimer *votre* culture, et votre culture particulière, évidemment que vous avez le droit d'aimer *votre* langue, et votre langue particulièrement. Vous avez le droit d'aimer le particulier : aimer cette singularité par laquelle est passée votre propre vie, votre propre liberté, ce n'est pas détester les autres cultures ; au contraire ! D'ailleurs pour bien s'ouvrir aux autres cultures, il faut déjà bien posséder la sienne ! et c'est tout à fait concret et empirique ce que je viens de dire. La plupart des professeurs de langues étrangères que j'ai rencontrés, m'ont tous dit que le premier obstacle qu'ils rencontrent pour apprendre à

¹ Contrainte, pression

² De Monzie : « Pour l'unité linguistique de la France, la langue bretonne doit disparaître. »

leurs élèves des langues étrangères c'est le fait que leurs élèves ne maîtrisent pas assez bien leur propre langue. Quand vous ne maîtrisez pas bien la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire du français, par exemple, comment voulez-vous apprendre l'anglais correctement ? Quand vous n'avez aucune idée de la grammaire française, comment voulez-vous apprendre l'allemand correctement ? Il faut déjà bien maîtriser sa propre langue pour s'ouvrir à d'autres langues ; il faut bien connaître sa propre culture pour s'ouvrir à d'autres cultures ; aimer *sa* langue et *sa* culture en particulier ce n'est pas mépriser toutes les autres.

De la même façon que quand vous aimez *vos* propres parents, vous ne méprisez pas les autres parents ! Vous aimez votre mère en particulier, ça ne veut pas dire que vous détestez les autres mères ! Et dire que vous aimez votre mère et que c'est la vôtre, et que l'amour qui vous relie à elle est un amour parfaitement singulier, ça ne veut pas dire que vous avez mépris et indifférence à l'égard de toutes les autres mères : au contraire ! C'est dans l'amour que vous avez pour votre mère que vous vous ouvrez à l'expérience universelle de la nature humaine qui s'appelle "la maternité" ; à cette fécondité de la figure de la mère, à cette fécondité *universelle* de la figure maternelle. Mais pour cela encore faut-il déjà aimer *votre* mère. Aimer votre propre mère ne suppose pas de détester toutes les autres. Et même, aimer votre propre mère ne suppose pas d'affirmer que votre mère est la meilleure du monde. D'ailleurs vous pouvez aimer votre mère et, plus vous l'aimez plus vous connaissez ses qualités, mais plus vous connaissez aussi ses défauts ; et plus vous l'aimez, plus vous connaissez ses limites et ses fragilités et ses vulnérabilités... Mais ça ne vous empêche pas de l'aimer singulièrement ! Vous l'aimez singulièrement parce que c'est votre mère et voilà tout ; et parce que c'est par elle qu'est passé votre propre vie, et c'est par elle qu'est passé votre propre liberté. Hé bien voilà comment on devrait pouvoir aimer sa culture.

On devrait aimer sa culture, la culture française par exemple, mais aussi, évidemment, les cultures dans lesquelles nous avons grandi, et, évidemment, par exemple, la culture et la langue bretonnes, comme étant ce par quoi est passé pour *nous*, notre propre liberté, ce par quoi est passé pour *nous*, notre propre humanité. Quelle chose étrange, que nous soyons incapables de reconnaître nos propres racines : les racines de notre Europe, les racines de notre pays, les racines de notre région... Quelle chose étrange que nous soyons incapables de reconnaître ce qu'il y a de singulièrement *beau* et de singulièrement fécond dans cette culture que nous avons reçue. Et de ce point de vue-là, et là, pour le coup, je rejoins parfaitement ce que vous venez de dire : tuer une culture c'est toujours tuer l'homme. Il n'y a pas de distance entre l'homme et la culture dans laquelle grandit sa propre humanité. Si nous aimons notre culture et si nous aimons notre langue, quelque soit d'ailleurs cette culture et cette langue, c'est parce que nous savons qu'elles ont été, cette culture et cette langue, fécondes pour nous ; qu'elle a fait grandir en nous ce que nous sommes, qu'elle n'est pas simplement quelque chose de l'ordre de l'acquis, d'une possession. Si la culture était un bagage, encore une fois, mais on pourrait vous prendre votre bagage comme on vous prend de l'argent dans vos impôts ; ça ne vous pose aucun problème, enfin ça peut être parfois pénible, ça peut être parfois gênant, mais enfin globalement, vous n'y perdez pas ce que vous êtes en profondeur, vous ne perdez pas l'essentiel de votre être. En revanche, quand on déconstruit votre propre culture, on vous prive de ce que vous êtes, on vous prive de votre propre vie, on vous prive de votre propre liberté. Roland Barthes affirme que : « la langue est fasciste » je vous le disais à l'instant, mais Roland Barthes a contre lui le témoignage de tous les fascismes réels : car tous les fascismes dans l'Histoire ont commencé par s'attaquer à la langue, par tenter de déconstruire la langue, par tenter de défaire le vocabulaire, parce que c'est précisément dans la langue que les hommes trouvent l'occasion de leur propre liberté dans la pensée. **S'attaquer à une langue c'est toujours diminuer la liberté des hommes.**

Alors vous parlez de la langue bretonne ; je suis parfaitement d'accord avec vous, chaque langue a une façon particulière de voir le monde et donc quelque chose à nous apprendre du monde. Et de ce point de vue là je crois que c'est la raison pour laquelle nous devrions nous émerveiller de la diversité des cultures : je le disais tout à l'heure, apprendre une langue étrangère, apprendre une autre langue vivante, ce n'est pas nécessairement utile dans la vie professionnelle, et quand nous défendons cet apprentissage uniquement pour des raisons pragmatiques, en fait en réalité, nous le sacrifions par principe. Apprendre l'anglais ce n'est pas absolument indispensable pour la vie professionnelle ; en revanche, apprendre l'anglais, apprendre une autre langue, n'importe quelle autre langue, c'est se donner l'occasion de compléter son propre vocabulaire, puisque c'est dans la langue qu'une représentation du monde se construit et qu'elle se nourrit. Apprendre une autre langue c'est apprendre à poser des mots sur des réalités qui sont autour de nous, et que chaque langue nous apprend à voir d'une manière particulière.

Apprendre une autre langue vivante, et, pourquoi pas d'ailleurs, chose plus folle encore aujourd'hui, apprendre une autre langue ancienne... prenons un exemple parmi bien d'autres : je ne connais pas le breton, pardonnez moi, du coup je ne pourrai pas prendre d'exemple en breton, et j'espère que vous voudrez bien m'en excuser, mais prenons une langue qui m'est plus familière : le grec ancien. (rires dans la salle) En grec ancien, [...] il y a 3 mots pour dire "aimer" : l'amour se dit "eros", "philia" et "agapé." Et, en fait, en réalité, quand vous découvrez la richesse du grec ancien, vous découvrez que dans ce sentiment que nous appelons l'amour, il y a en fait une pluralité de ressorts : que ce que nous appelons, avec notre pauvre vocabulaire, "l'amour" est traversé par une singularité de nuances, par une variété de réalités. Chaque langue porte en elle quelque chose de singulièrement fécond, quelque chose de singulièrement riche, et c'est le cas aussi, c'est certain, de la langue bretonne.

La langue bretonne est ce par quoi des générations entières ont appris à apprivoiser leur propre condition humaine, à apprivoiser le milieu dans lequel ils vivaient, à apprivoiser la terre dans laquelle ils grandissaient... et tuer une langue, la combattre, la déconstruire, c'est toujours déconstruire cette puissance de vie, cette fécondité qu'est une langue, cette promesse de liberté qu'elle représente.

Il y a, je crois, je connais mal le breton, pardonnez moi encore, mais il y a je crois dans l'un de vos vieux cantiques³ bretons, le plus célèbre d'entre eux, il y a une dernière phrase qui dit : « Plutôt mourir que trahir » : plutôt mourir que de trahir sa propre culture, plutôt mourir que de l'abandonner. Cette petite phrase qui pourrait paraître une espèce de déclaration un peu facile et superficielle, elle dit je crois, quelque chose de très essentiel : qu'en fait en réalité trahir c'est mourir, qu'abandonner sa propre langue c'est mourir, et d'une façon plus certaine encore que de mourir par une agression extérieure.

Il y a plusieurs façons de mourir :

il y a une mort qui consiste dans la menace que l'autre fait peser sur vous, mais il y a une mort peut-être plus dramatique encore et plus sûre : c'est la mort intérieure, qui vient quand vous êtes privé de votre propre culture, c'est-à-dire quand vous êtes privé d'avoir une vie intérieure authentique.

Ce que je disais tout à l'heure du grec ancien, nous pouvons l'appliquer à toutes les langues, et même à notre propre langue : la différence entre celui qui a reçu un vocabulaire étendu, et celui qui a un vocabulaire limité, la différence entre celui qui a compris la richesse de sa propre langue, en parlant les langues anciennes qui en sont les racines, et celui qui n'a pas la possibilité de comprendre cette richesse, ce n'est pas simplement une différence, comme l'aurait dit Bourdieu, dans le "capital culturel," dans la façon de se positionner en société. La différence est beaucoup plus essentielle encore. La différence entre celui qui sait dire « aimer », « aduler », « chérir », « adorer »,

³ Da Feiz hon Tadoù-kozh (cf. annexe)

« apprécier », « estimer », « affectionner »... et celui qui sait simplement dire « kiffer » ce n'est pas simplement une différence dans la capacité de se rapporter aux autres dans la bonne société, de se placer et d'avoir un emploi. La différence est beaucoup plus profonde : c'est que celui qui est réduit à un seul mot pour dire une telle pluralité de sentiments, celui-là est privé du moyen d'apprivoiser sa propre vie intérieure, de nommer les sentiments qui traversent son propre cœur. Et, avoir reçu une langue riche, avoir reçu dans sa langue, les racines même de ce par quoi nous parlons, avoir reçu une pluralité de langues, ces langues qui ont été formées pour nous, par ceux qui nous ont précédé, pour nous aider à nous reconnaître nous-mêmes, c'est la condition même de toute authentique vie intérieure.

Et par conséquent je crois que trahir la langue c'est mourir. Déconstruire la langue, ce qui est devenu notre obsession : on a déconstruit le breton, mais aujourd'hui on déconstruit évidemment les langues anciennes, vous l'avez vu, (on est entrain de supprimer le latin et le grec de l'enseignement secondaire), et on est entrain de déconstruire aussi, évidemment, notre propre langue française. Nous apprenons à nos élèves non-pas à parler le français, mais à déconstruire les stéréotypes sexués qui sont contenus dans la langue, à déconstruire la langue comme étant remplie de clichés qui nous enferment dans des rôles sociaux.

Déconstruire la langue en fait en réalité c'est s'assurer la mort intérieure : à la fois celle de l'individu, et celle de la société dans son ensemble. Et je crois que c'est vrai, je crois, vous l'avez dit, c'est l'occasion, et je reprends votre mot, qui est si juste et si beau, l'occasion d'une "blessure" très profonde, et de la blessure peut-être la plus essentielle qu'on puisse infliger à un homme, c'est-à-dire celle qui le prive, en fait, de sa propre culture, et donc, par là même, de sa propre nature.

Une question⁴ de la salle du bas : ce problème de transmission est-il typiquement français, ou bien commun à tous le monde occidental... ?

Alors c'est vrai que c'est une question qu'on me pose souvent : j'ai cité 3 auteurs français, on aurait pu en citer bien d'autres encore une fois, ces 3 auteurs me paraissent à la fois singulièrement des révélateurs et des porte-paroles de cette rupture de transmission que nous vivons aujourd'hui. La rupture n'est pas seulement française ; elle est, c'est vrai, on peut faire à cette question une double réponse, elle n'est pas seulement française, elle touche le monde occidental en général, mais elle est aussi singulièrement française, en ce sens que, je crois, la France, pour des raisons mystérieuses d'ailleurs, a joué un rôle particulier, dans cette grande aventure de la modernité, avec tout ce qu'elle a apporté de beau, et tout ce que, peut-être, elle a occasionné de néfaste, la France a joué un rôle singulier dans la modernité, et nous avons exporté dans le monde entier, la philosophie française, comme l'expression de cette volonté de déconstruire la transmission au nom de la liberté : c'est ce qu'on appelle, par exemple, dans la philosophie américaine, la "french theory" qui est à l'origine, par exemple, de ce boomerang qui nous revient en France, qui s'appelle le concept de genre, et qui est tout entier une des expressions, parmi d'autre, de cette volonté de déconstruire la culture au nom de la liberté qu'il faudrait reconstituer.

Et donc je crois, c'est effectivement un sujet d'étonnement, un sujet mystérieux et peut-être, dans l'histoire des nations, une cause qu'il mériterait d'approfondir, que la France ait joué un rôle si important dans cette entreprise de déconstruction, et peut-être que ça constitue pour nous Français, aussi, une responsabilité singulière, dans l'entreprise de la refondation qui, sans doute, nous attend...

⁴ Je note ensuite la question et la réponse qui ont suivi, car il me semble qu'il y avait, pour la personne qui l'a posée, un lien avec la question précédente (la France, « championne du monde » de la déconstruction des cultures !)

ANNEXE:

Da Feiz hon Tadoù-kozh

*Da feiz hon tadoù kozh,
ni paotred Breizh-Izel,
Ni zalc'ho mat atav
'vit feiz hon tadoù kozh,
hag en-dro d'he banniel,
Ni holl en em stardo.
Feiz karet hon tadoù,
morse ni ho nac'ho,
Kentoc'h ni a varvo ! (x3)*

*A la foi de nos ancêtres,
nous enfants de Basse-Bretagne,
Nous tiendrons bon toujours
Pour la foi de nos ancêtres
et près de sa bannière,
nous nous rassemblerons.
Foi chérie de nos pères,
jamais ne te nierons,
Plutôt mourir ! (x3)*

- 1- D'ar c'hrouadur bihan,
e-kichenik e gavell
E lakait ur vamm vat,
en deiz evel en noz
Er boan hag en anken,
hi a daol buan ur sell
Ouzh kroaz santel Jezuz,
ha soñj er baradoz.
 - 2- D'ar paotr, d'ar plac'h yaouank,
c'hwi ziskouez hent ar furnez
C'hwi lavar : It gantañ,
hep krenañ dirak den
Bezit, tud yaouank Breizh,
bezit e-pad ho puhez,
Atav gwir gristenien,
treitourien birviken !
 - 3- D'an den kozh, gwenn e benn,
e korn an tan azezet
O skuilh daeroù a geuz
war e amzer gentañ,
War-lerc'h kalz a boaniou,
c'hwi lavar, Salver karet,
Er baradoz e vo
eürusted evitañ.
 - 4- D'an den diwar ar maez,
kenkoulz ha d'an den a vor
C'hwi a ro nerzh-kalon
da stourm er boan atav
Gouzout a reont, en Neñv
e kavint holl dor zigor :
Ar vuhez vo bet tenn ;
d'an drubuilh, kenavo !
 - 5- Kentoc'h evit plegañ,
d'an avel foll kounnaret,
An derv bras a dorr,
hep chal gant ar marv ;
'vel-se ni zalc'ho penn
d'ar bed ha d'an droukspered,
Plegañ ne raimp biken !
Kentoc'h ni a dorro !
- 1- Au tout petit enfant,
tout près de son berceau,
Vous mettez une bonne mère,
le jour comme la nuit
Dans la peine et l'angoisse,
elle jette vite un regard,
à la sainte croix de Jésus,
et pense au paradis.
 - 2- Au jeune homme, à la jeune fille,
vous montrez la voie de la sagesse,
Vous dites : Allez-y
sans trembler devant personne
Soyez, jeunes gens de Bretagne,
soyez pendant toute votre vie,
Toujours de vrais chrétiens,
des traîtres jamais !
 - 3- Au vieillard à la tête blanche,
assis au coin du feu,
A verser des larmes de regret
sur son ancien temps,
Après beaucoup de peines,
vous dites, Seigneur aimé,
Qu'au paradis
il trouvera le bonheur.
 - 4- A l'homme de la campagne,
comme à celui de la mer
Vous donnez du courage
pour lutter sans cesse dans la peine
Ils savent qu'aux Cieux
ils trouveront tous la porte ouverte
La vie aura été dure :
au revoir aux soucis !
 - 5- Plutôt que de plier,
sous le vent déchaîné,
Le grand chêne casse
sans se soucier de la mort.
Ainsi nous tiendrons
tête au monde et au malin.
Jamais nous ne plierons !
Plutôt nous casserons !